

ter, c'est que nous parlons (je mets de côté les ouvriers des villes, en contact journalier avec des patrons et des camarades anglais), c'est que nous parlons, dis-je, un français d'une pureté remarquable. Cette langue n'est pas riche, assurément, son vocabulaire est court. Mais, de cela comment s'étonner? Durant un siècle, il a fallu nous en tenir aux mots qu'avaient apportés ici nos ancêtres. Ce que je sais aussi, c'est qu'il est bien peu de paysans des Iles Britanniques qui parlent l'anglais avec une aussi grande pureté que nous faisons le français. Et les Anglais du Canada, croit-on qu'ils parlent la langue de Carlyle ou de Tennyson ?

Non, non ! Nous n'avons rien à envier, pour ce qui est de la pureté de la langue, à aucun peuple et il serait infiniment regrettable que, sous prétexte de perfection, par purisme, on tentât de faire disparaître ce qu'a d'un peu archaïque, de naïf peut-être, le doux parler de nos *habitants*.

Qu'on combatte, par tous les moyens possibles, l'usage des anglicismes, qu'on réforme, dans ce qu'elle a de trop défectueux, la prononciation, qu'on enseigne, dans une certaine mesure, la langue actuelle aux enfants de nos campagnes, rien de mieux. Mais, pour Dieu ! qu'on ne les dépouille pas de leurs façons de s'exprimer, ni de ces vocables de la vieille France, qui donnent à leur langage une allure si pittoresque et si charmante !

II

Il y a de cela bien des années, je m'étais mis à lire tous les ouvrages français des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, sur lesquels je pouvais mettre la main.

A ce moment, je n'étais pas très sûr que la langue des Canadiens français ne fût pas un peu bâtarde. Ayant acquis une connaissance assez étendue de la langue classique, je me